

Matthieu et Christophe

- Matthieu!
- Quoi?
- Je sors pour acheter à manger. Tu veux quelque chose?
- Non merci, ça va aller. Il faut que je termine l'article sur Scorpions.
- Bon allez à toute à l'heure.
- Salut!

Je passai ma commande, mais, tout d'un coup, cinq coups de feu, assourdis par la musique, parvinrent à mes oreilles. Affolé, je courus et descendis les escaliers pour voir ce qui se passait... et là je vis une personne allongée par terre, elle était pâle. Je me précipitai vers elle pour prendre son pouls, mais je compris qu'elle était morte. La peur passée, je me dis qu'un bon scoop... Alors j'examinai le cadavre et je trouvai un peigne à six dents, enfin quatre, car deux d'entre elles avaient été arrachées; il portait des initiales : C.S. Mais il y avait aussi un bout de photo laissant apparaître des cheveux blonds bouclés. Je pris ces pièces à conviction en faisant attention de ne laisser aucune empreinte digitale et de ne pas toucher au corps. Je savais que je pouvais avoir de gros problèmes si je restais là mais je tenais vraiment à ce scoop. Je pris quelques photos et prévins la police. Elle arriva quelques temps après. Elle me questionna puis me laissa partir. Je rentrai au journal le plus vite possible pour écrire un article :

MEURTRE À ANTARÈS

Pendant le concert de Scorpions, un corps a été découvert, tué de plusieurs balles, devant les toilettes. La victime se prénomme Jonathan Moussion et il avait 47 ans. Une enquête de police a été ouverte. Nous vous ferons part de la suite de l'enquête dès que nous aurons de nouvelles informations.

Christophe Nario

Le lendemain, le meurtre faisait la une de mon journal. Pourquoi un peigne? Pourquoi manquait-il deux dents? Cette photo, qui représentait-elle? Toutes ces questions se

bousculaient dans ma tête. En tout cas, si j'élucidais ces mystères, fini la carrière de pigiste. Je deviendrais un reporter, un vrai! J'essayais de dormir, mais je n'y arrivais pas. Je ne faisais que penser au meurtre. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt? C'était évident! Mais oui. Matthieu n'arrêtait jamais de m'en parler, une histoire presque identique : le peigne, le morceau de photo, mais oui tout concordait. Pas de doute, je savais que c'était le même tueur. Je me levai et décidai d'appeler Matthieu pour avoir plus de renseignements sur l'article qu'il avait écrit. « Vite, Matthieu, dépêche-toi, réponds, » Il n'y avait personne. Je me dépêchai de m'habiller pour aller aux archives du journal : je voulais retrouver son article. Au bout d'une demi-heure de recherches, je mis enfin la main sur celui-ci :

MEURTRE AU JARDIN DES PLANTES

Lundi 28 octobre au soir, un homme qui rentrait chez lui après son travail en traversant le Jardin des Plantes a été assassiné de plusieurs coups de poignard. Il se prénomait Yves Bernadin et travaillait comme serveur au restaurant « La Rascasse ». La police a retrouvé près du corps un morceau de photo et un peigne. Elle cherche encore des indices pour expliquer ce meurtre dont on ne connaît pas encore le mobile. Apparemment il n'y a eu aucun témoin du meurtre. La victime était connue de la police car elle avait été arrêtée pour vols avec effraction et meurtre plusieurs années avant et il avait passé quatre années en prison.

Matthieu Dufour

Je rentrai chez moi et j'essayai encore d'appeler Matthieu pour qu'il me parle du meurtre du Jardin de Plantes. Cette fois-ci, il répondit, il était encore à moitié endormi. Je le réveillai... et l'assomai de questions. Il me raconta que le peigne qu'on avait retrouvé près du corps avait une dent cassée. Il me parla aussi d'une carte postale mystérieuse reçue au journal la veille du meurtre. Mais à laquelle personne n'avait fait attention. Je lui demandai si on l'avait gardée. Il me répondit que c'était sûrement notre rédacteur en chef qui l'avait prise. Je remerciai Matthieu pour ces précieuses informations et raccrochai. Je me rappelai alors qu'une carte postale du même genre était arrivée au journal la veille du meurtre à Antarès. Je compris que le meurtrier envoyait une carte postale avant chaque meurtre. Je pensai aussi que ce ne serait sans doute pas la dernière victime car le meurtrier semblait à chaque fois enlever une dent du peigne qui laissait au côté de chaque victime et sur celui-ci il ne restait que quatre dents sur six, alors j'en déduisis qu'il ferait sans doute quatre autres victimes. Les morceaux de photo étaient peut-être une façon pour lui de se découvrir. Maintenant il ne me restait plus qu'à le trouver. Je me rendis au journal pour récupérer les cartes postales et je

me rendis à la police pour leur faire part de ma découverte. Les policiers n'avaient rien trouvé de nouveau. Mon enquête n'avancait pas très vite. Le tueur était très habile : je savais que j'avais à faire à un professionnel car il ne laissait aucune empreinte, commettait ses crimes dans la plus grande discrétion sans qu'aucune personne ne puisse le voir.

Plus tard dans l'après-midi, j'allai à la morgue pour revoir les pièces à conviction et essayer d'avoir de nouvelles informations. Louis, le médecin légiste, un de mes amis, me dit que le tueur n'avait laissé aucune trace de doigts ni sur le peigne, ni sur la photo, ni sur le cadavre. Je lui demandai s'il pouvait me faire part des informations qu'il obtiendrait par la police. Il refusa : il ne pouvait rien me dire car ces informations étaient un secret professionnel. Il me demanda ensuite de partir avant qu'il ait des problèmes avec ses supérieurs. N'ayant pas plus de renseignements qu'avant, je partis. La porte claqua. Je courus vers elle, mais la personne qui était là avait disparu. Malheureusement elle avait certainement entendu notre conversation. J'allai vers ma voiture et m'aperçus qu'une enveloppe avait été glissée sous mon pare-brise. Était-ce encore un message du tueur? J'ouvrais l'enveloppe. Il était écrit : « Rendez-vous dans trois jours à 19h20 au restaurant Jardins à Londres ». Je lus la lettre et les questions se mirent à se bousculer dans ma tête : Qui était la personne qui m'espionnait? Pourquoi cette lettre avait-elle été déposée sur mon pare-brise? Quel était le rapport entre les meurtres? Que signifiaient les lettres C.S.?

Bondissant aussitôt, je pris ma voiture pour rentrer chez moi faire mes valises pour Londres car une affaire comme celle-là, on n'en trouve pas tous les jours. Après une mauvaise nuit de sommeil, je me rendis à Paris pour prendre le premier avion en partance pour l'Angleterre car j'avais compris que le tueur allait faire sa troisième victime là-bas et il fallait que je m'y rende absolument. Pendant le voyage, je ne cessai pas de me demander pourquoi le tueur s'était adressé à moi. Dès mon arrivée, je pris le premier taxi pour me rendre au commissariat de police. Je tombai sur un policier auquel j'expliquai le but de ma visite. J'essayai de le persuader qu'un meurtre allait être commis, mais il ne me crut pas.

Arrivé à l'hôtel, j'étais dans le couloir pour aller dans ma chambre quand j'entendis un bruit. Je me retournai brusquement. Rien. Je devais être fatigué. Je m'installai sur le lit pour me reposer, mais comme j'étais fatigué, je m'assoupis.

Soudain, un bruit me réveilla en sursaut. C'était quelqu'un qui klaxonnait dans la rue. Je regardai ma montre et m'aperçus avec horreur qu'il était déjà 19h00. Vite, j'étais en retard. Je pris ma veste, descendis les escaliers. Je pris un taxi direction le restaurant. A cause du trafic perturbé par la neige, j'arrivai en retard : il était 19h23, alors je courus. Le restaurant était fermé. J'entrai par une porte dans une petite ruelle. Je me dirigeai vers la cuisine mais... trop tard... deux cadavres étaient

étendus sur le carrelage de la cuisine! Ils avaient été tués par balles. Le peigne auquel il ne restait plus que deux dents et un morceau de photo étaient posés sur l'un des deux cadavres. Sur celle-ci on apercevait le coin d'un visage : on aurait dit un visage d'enfant. J'inscrivis tout ça sur mon bloc-notes et je pris des photos. Après, je m'aperçus que les deux cadavres étaient des jumeaux. Sur leur veste était inscrit *Gérald et Laurent Jean* : c'était les directeurs du restaurant. Tout à coup, je sentis un violent coup sur ma tête. Je tombai sous le choc. Avant de m'évanouir, je vis les pieds du tueur...

Quelques temps après, j'entendis des pas qui s'approchaient. Je crus que c'était le tueur qui voulait m'achever. Soudain, une voix me dit : « Est-ce que ça va? »

Comme le chauffeur de taxi ne me voyait pas revenir, il avait décidé de venir me chercher. En entrant dans la cuisine, il m'avait vu allongé par terre. Pendant que je reprenais mes esprits, il appela la police. J'étais étourdi. Celle-ci arriva quelques minutes après et m'emmena au commissariat pour me questionner. Les inspecteurs voulaient savoir tout ce que je savais sur les meurtres. Ils m'apprirent que les frères Jean avaient fait de la prison en France quelques années avant et qu'ils étaient ensuite venus en Angleterre pour ouvrir un petit restaurant français. Ils n'avaient plus été arrêtés. Les policiers téléphonèrent au Mans, puis me relâchèrent.

Je rentrai à l'hôtel pour réfléchir à ce nouveau mystère. Tout à coup, j'entendis un bruit de pas dans le couloir. M'espionnait-on? Je me levai rapidement et vis qu'une enveloppe avait été glissée sous ma porte. Je voulus voir la personne qui l'avait mise, mais il était trop tard. La carte postale représentait le château d'Angers et son message disait : « Château du roi René, 17h45, le 23 novembre 1996 ».

Je rentrai en France sans plus d'indices. L'avion ne me rassurait pas, mais la maladresse de mon voisin de devant me distrayait car il avait renversé son café sur l'hôtesse en éternuant. Cet homme aux cheveux bruns et de forte corpulence essayait sans succès de ramasser le plateau. Dès mon arrivée à Paris, je me précipitai pour appeler un taxi qui me conduirait à la gare Montparnasse.

A mon arrivée au Mans, je me hâtai d'aller au journal pour écrire un nouvel article. J'écrivis ceci :

LONDRE SOUS LE CHOC

Deux meurtres étranges, identiques à ceux qui ont eu lieu à Angers et au Mans, se sont produits à Londres. L'Angleterre elle aussi est sous le choc. Mais les meurtres ne sont probablement pas encore terminés car, à chaque meurtre, le tueur laisse un peigne avec une dent en moins sur

chaque victime et il en reste encore deux sur celui trouvé à Londres. « Sûrement un psychopathe! », affirme le commissaire Jones. En tout cas, ces meurtres sont vraiment inhabituels : aucun témoin, pas de trace, pas de mobile... Est-ce vraiment un psychopathe?

Christophe Nario

Le lendemain, je partis au commissariat enquêter sur cette affaire qui me tracassait énormément. Je tins compte des informations de la police anglaise pour mes recherches. Je cherchai à savoir si les précédentes victimes faisaient elles aussi partie de la bande des deux jumeaux. J'appelai la police pour le découvrir et donner aux inspecteurs mes dernières informations. Six hommes dont les quatre victimes avaient en effet été arrêtés ensemble, mais n'avaient pas été inculpés faute de preuves. Ils avaient été accusés d'avoir tué la femme et le fils d'un avocat du Mans, Jacques Séverin, lors d'un cambriolage. Avec ces précieuses informations, il fallait trouver les deux derniers hommes de la bande encore vivants. Il s'agissait de Vincent Blaise et Didier Halmar. Je constatai que les victimes étaient tuées de plus jeune au plus vieux. Vincent Blaise devait donc être la prochaine. Habitait-il Angers? Je me précipitai vers l'annuaire du minitel, mais mes recherches ne donnèrent rien.

Je me rendis alors au bureau de maître Séverin. Quand j'arrivai, la secrétaire de l'avocat m'apprit que ce dernier était parti en voyage d'affaires pendant une semaine... en Angleterre. Je commençai à avoir des doutes : l'avocat était-il le meurtrier?

J'appelai la mairie d'Angers et finis par découvrir que Vincent Blaise était gardien au château du roi René. Je téléphonai aussitôt, mais personne ne répondit. Je décidai de me rendre à Angers le plus vite possible. Une heure après, j'entrai dans la cour du château. Personne. Je courais, cherchais dans toutes les pièces. Tout à coup, j'entendis un bruit qui venait du premier étage. Mon cœur commençait à battre plus fort. Je courais toujours mais ce château était si grand... Quelques secondes plus tard, j'étais dans une pièce où était allongé Vincent Blaise. Mais qu'est-ce que j'avais fait? Ce cadavre... encore! Un peigne à une dent et un nouveau morceau de photo étaient posés sur le corps plein de sang : la photo n'était pas encore complète mais on pouvait voir qu'il s'agissait d'une femme avec un enfant assis sur ses genoux. J'appelai la police; j'étais vraiment désolé de la mort de cet homme.

Après le départ de la police, je rentrai au journal le moral à zéro. Je me sentais responsable. J'étais bien décidé à arrêter le tueur et à sauver le dernier homme de la bande. J'attendais la carte postale avec impatience. Je cherchai à savoir qui

étaient la femme et l'enfant. Comme mes recherches ne donnaient rien, je décidai de rendre visite à Jacques Séverin. Sa secrétaire m'informa qu'il était là. J'entrai dans son bureau. Q... Quelle surprise! L'homme de l'avion, le plaisantin! Ce n'était pas possible... Je ne lui dis rien, mais mes soupçons se confirmaient. Il était à Londres lors des meurtres. Il fallait trouver un prétexte pour cette visite. Ca y était, j'avais trouvé. Il fallait lui parler d'un article :

- Bonjour, maître Séverin.
- Bonjour, monsieur...
- Nirio. Monsieur Nario, journaliste au Maine-Libre et...
- Excusez-moi, je n'ai pas trop le temps.
- D'accord, je fais vite. Je voudrais...

J'eus un flash. Ma voix s'arrêta. Sur son bureau! La photo des deux personnes! J'étais sûr de moi.

- Monsieur Nario, vous allez bien?
- Oui, oui, excusez-moi. Je vois que vous n'avez pas le temps. Alors, je repasserai. Merci et au revoir.

J'appelai aussitôt la police pour lui faire part de mes soupçons. L'avocat fut arrêté. J'écrivis ensuite mon article suivant :

LA FIN DES MEURTRES EN SÉRIE

Un avocat du Mans a été arrêté pour le meurtre des cinq personnes. Il est actuellement en garde à vue. Il semble s'être vengé du meurtre de sa femme et de son fils commis vingt ans plus tôt lors d'un cambriolage. Les cinq victimes avaient été accusés du meurtre, mais n'avaient pas été inculpés. Nous ne pouvons vous communiquer l'identité du tueur qui est encore tenue secrète.

Christophe Nario

Quelques jours passèrent. Les fêtes de Noël arrivaient. Je m'apprêtais à sortir du journal quand je vis une lettre accrochée à la porte. Je la pris. Je me doutais qu'elle avait un rapport avec toutes les autres lettres que le journal avait reçues. Je courus

jusqu'à ma voiture et partis la montrer à la police. Sur celle-ci était écrit : « Rendez-vous au Jardin des Plantes le 06/12/96 à 10h30. » Mais cette lettre, de qui était-elle? Tous mes soupçons s'écroulaient : l'avocat était en prison et ne pouvait donc l'avoir envoyée. Nous savions qui serait la prochaine victime : d'après nous ce ne pouvait plus être que Didier Halmar. Il s'occupait d'entretenir le Jardin des Plantes, et plus particulièrement le bassin. La police et moi lui rendîmes visite. Je lui expliquai la situation. Il fut d'accord pour nous aider à piéger le meurtrier. Nous mîmes un plan en place. Nous lui indiquâmes un endroit précis dans le jardin.

Le jour J arriva. J'allai avec Didier Halmar au rendez-vous. Il se plaça comme prévu à côté du bassin et commença à le nettoyer. Heureusement pour nous, il n'y avait guère de public. Nous attendîmes 10h30. Un homme très âgé se présenta. Il s'assit sur un banc et observa les alentours. Apparemment, il observait plus particulièrement Didier Halmar. Il se leva et se dirigea vers lui. L'homme sortit une arme et s'apprêtait à tirer quand tout d'un coup, je surgis d'un buisson et poussai Didier sur le côté. Aïe! Je ressentis une violente douleur à l'épaule. Mais l'homme n'en resta pas là et tira une seconde fois sur celui-ci, car son but était de le tuer. La police intervint et tira sur le meurtrier. Il fut touché à la cuisse. Une ambulance fut appelée et moi, toujours par terre, j'attendis, en souffrant de ma blessure, que celle-ci arrive. Pendant ce temps, un policier fouillait le vieil homme. Il découvrit un peigne sur lequel il ne restait plus aucune dent et le dernier bout de photo manquant qui nous montrait le visage et les yeux bleus d'un enfant. Au dos de celle-ci était inscrit : « Ma vengeance est accomplie ». Puis l'ambulance arriva et elle nous emmena à l'hôpital le plus proche.

A mesure que les jours passaient, la police découvrit que le meurtrier s'appelait Georges Achille et qu'il était le beau-père de Jacques Séverin. D'après sa déclaration, il avait tout manigancé pour se venger de la mort de sa fille et de son petit-fils. Vingt ans auparavant, une bande de voyous s'était introduite chez Jacques Séverin et avait tué la femme et l'enfant de celui-ci. Georges Achille était arrivé une demi-heure plus tard et avait découvert le drame. Quand il était entré, la maison était sens dessus dessous. Il avait couru appelant sa fille, puis il avait eu le malheur de découvrir Christine et Nicolas allongés par terre dans une mare de sang. Après ça, le père de Christine n'avait pas pu surmonter la mort de sa fille. Lorsqu'il avait appris la libération des six hommes, il avait décidé de se venger. Après vingt ans de recherches, il avait découvert où habitaient les cambrioleurs. Il avait alors mis au point un plan diabolique.

Après être sorti de l'hôpital, Georges Achille fut mis en prison. Didier Halmar, terrorisé d'avoir frôlé la mort de si près, préféra avouer ce qu'il avait fait vingt ans plus tôt et qu'il avait toujours regretté. Il raconta que ses complices et lui étaient entrés dans la maison et avaient volé divers objets, mais que la femme de l'avocat

était dans la maison. Christine avait essayé de s'enfuir avec son fils, mais un homme était posté à l'entrée. Il les avait pointés avec un fusil et les avait amenés dans la salle à manger. Comme leur chef ne voulait pas de témoins, il avait pris son pistolet silencieux et avait tiré dans la tempe de l'enfant et dans le cœur de la mère. Didier Halmar fut rejugé et condamné à perpétuité.

Et moi, je repris ma vie de pigiste là où je l'avais laissée. Mais non, j'oubliais, ... de reporter, car j'avais été embauché définitivement.

FIN

Antarès : c'est une grande salle de spectacle et de sport modulable qui ressemble un peu à une soucoupe volante et qui porte le nom d'une étoile. Une sorte de « petit Bercy ».

Le Maine-Libre : journal régional paraissant au Mans et dans sa région.